

Carnet de voyage : L'Afrique t'embrasse!



Z'11

*« Quand on aime, il faut partir! »
Cendras*

nom de l'auteur : Lambert Justine

ISBN : 978-2-9546289

© 2012 Lambert Justine. Tous droits réservés

mail : lambertjustine@yahoo.fr

téléphone : 06 27 78 21 98

<http://bouddhasbutterfly.tumblr.com>

Edité en Août 2013 à Toulouse

Introduction :

Je suis Z'Il [zɛl], écrivaine voyageuse, il semble que ça me définisse un peu... Mon nom de naissance c'est Justine Lambert. Je suis née sous la neige dans les jolies montagnes vosgiennes, un 18 décembre 1985.

J'ai commencé à écrire mes premières lettres à l'univers très jeune, puis j'ai appris à écrire sur le monde et les humains car je les trouve passionnants, fous, dévorants. L'écriture est devenue ma source de vie comme l'art.

J'aime utiliser le langage pour faire passer les images qui me traversent.

Comme une manière de dire « je ressens tout ça... Oulala qu'est ce que j'en fais? ».

J'auto-publie depuis la fin de mes études à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, en 2008.

Au début c'était juste une manière de répondre à une envie de liberté, et puis une route en ouvre une autre, alors je suis partie avec mes recueils à la rencontre du monde. Une sacré histoire de partage dans les festivals et sur les routes où j'ai voyagé pendant mes années de nomadisme à la découverte des alternatives en France, en Amérique Latine et au Mali.

J'aime cet échange et j'aspire à le vivre de mieux en mieux. Je cherche aujourd'hui à travailler de manière professionnelle sur mes écrits et puis surtout avec d'autres artistes et maisons d'éditions sur des projets du monde, comme on pourrait appeler l'histoire que l'on vit et qui mérite d'être racontée, en musique, en image ou sur une voile...

Préface:

*Africa wants to be free
I want to be free*

*Good luck!
Good Travel!
Good life!*

*« Nuits de poésie,
à venir
Nuits étoilées parsemées
de labyrinthes dorés,
Au creux des virages »*

*Commencer par chercher le meilleur en soi pour
le voir surgir autour de soi.*

*Je vous emmène là où le soleil brille comme
mille feux, là où la pluie vous fait danser, là où
les cœurs chantent avec légèreté.*

Je vous emmène.

*Ce n'est pas dans l'ordre car dans mon cœur le
temps n'existe qu'à travers l'instant, la magie et
les émotions.*

J'espère que vous y trouverez quelque chose...

Table des matières:

- « Sur la route de l'Afrique »
- « L'Afrique »
- « Femmes »
- « Dans la cours de la famille Sidibé »
- « Sur la route de Gouina et de son festival »
- « Les chutes de Gouina, elles chantent »
- « Mystère »
- « Une guerre qui ne dit pas son nom »
- « L'Afrique t'embrasse »

Sur la route de l'Afrique, j'ai rencontré les autres

Sentiment bizarre d'être un papillon.
De s'approcher de belles âmes ensoleillées.
Quand la femme papillon ne vole pas, elle observe le monde autour d'elle.
Elle se fait oublier et se retrouve dans son cocon.
En sortant ses ailes, elle porte un regard magique sur le monde,
fait de simplicité et d'amour.
Certains veulent la toucher, l'effleurer, ne comprennent pas qui elle est.
Est-elle folle? Pourquoi butine-t-elle les fleurs ainsi?

Elle, ce qu'elle aime c'est tourner avec ses jupes au son des banjos, des bonjours et des rires.
Se sentir décoller avec les yeux des enfants qui la regardent émerveillés.
Un instant sur terre où elle vole et oublie.
Ne sentant plus que la vibration de son corps échauffé,
prêt à tomber puis sautant
s'envolant.

Oh ma gueuse, mon envieuse, ma bohème
Comme je t'aime quand tu les ensorcelles
Quand tu ris à en mourir avec tes amies.
Tu ris car ils te regardent ne sachant que faire,
à part profiter du spectacle,
ce qu'ils savent bien faire.

Souvent ils ne comprennent pas quand je m'envole, ils restent interloqués à se demander mais où va-t-elle? Pourquoi est-elle partie si vite? Ça les titille de sentir qu'elle s'envole et pourtant elle laisse sur son passage une odeur douce et suave dont ils se souviennent.

Elle puise son inspiration sur les routes de son cœur.
D'un lever de soleil dans les champs de tournesols en juillet.
Dans le regard de l'autre à une croisée de route.

Quand on lui dit: N'avez vous pas peur de voyager seule
ainsi sur la route? Elle répond: n'avez vous pas peur de vivre
dans un pays qui vote Sarkozy, d'écouter les médias corrompus
qui vous englutinent l'esprit. Ne sentez vous pas le poids de
vos idées s'imbiber dans vos cœurs enfoncés dans vos sièges
de bureau? Alors non je n'ai pas peur, je suis juste armée
jusqu'au dent car plus personne ne me fera du mal, plus per-
sonne, je le souhaite de tout mon cœur!

« Dans notre lumière brille le firmament de chaque jour »

Un poème c'est juste une manière de dire qu'on aime.
De mille et une manière,
avec une couleur,
cela fait sortir l'intérieur.

Se frotter
au grand inconnu,
au grès du vent.

Sentir battre le tambour du monde,
sans savoir,
sans pouvoir.

Éveiller son cœur,
en cherchant la profondeur.

Plonger au milieu de l'océan pour se recharger
la Machinerie à Nantes, l'éléphant géant arrêté.
Je cherche ta main au loin,
entends tu mes bonds de gazelle ?

J'ai besoin de ta protection céleste, de tes bras sur moi.
Notre rencontre n'est que le fruit du hasard.

Je n'attend rien de toi,
comme j'attends tout de la vie.

Je parle à la rue comme je parle à l'inconnu.
Ne me laisse pas sur mon cheval galoper seule.
Rejoins moi,
évade toi de la prison où tu t'es enfermé,
blessé.

Tu sais que mes mots sont magiques,
J'ai besoin de la musique,
pour vivre en harmonie.
Tu m'envoies tes messagers inconscients,
tu es comme un enfant qui court après ses rêves.

Faut t-il que j'écrive mes mots à l'encre rouge sur le parvis de
la folie pour réussir à te toucher ?
Est ce cela cette folie qui m'ensorcelle, croire à l'incongrue, à
l'incroyable ?

De l'entrechoquement naissent les étoiles.

Ô toi Sorcier blanc,
marin d'eau douce,
aventurier qui m'a serré contre toi.

Je viens du monde de la forêt et toi des océans.

Échappée pour aller voir les humains
je veux partir au loin.
Seras-tu sur mon chemin ?

Mes yeux bleus t'ont attirés, tu m'as vu dansé et tu as eu envie de t'approcher.
Après avoir goûté à mes charmes mystérieux,
tu es reparti, pensant sans doute c'est fini.

Sans savoir tu m'as déposé au bord de l'océan,
là où es ta demeure.

J'ai marché sans pleurer.
Je débarque souvent,
la ligne de mire,
les vagues me portent,
je reprend ma route.

La vie est un grand mirage,
chacun invente son château, ses tours et choisit ses couleurs,
ses invités, ses frères et ses sœurs.
Je n'aurai de cesse d'écrire sur la vie, elle est si riche. J'aurais
beau la décrire, la terre tourne si vite, tant de choses à dire, si
peu de temps pour trouver l'accord entre le ciel et la terre.

J'ai passé tant de temps à les regarder,
aujourd'hui j'aime simplement,
grâce à toi aussi.

J'aime ce mouvement permanent de va et vient,
quand une chanson finit une autre reprend.
Quand un amour disparaît il laisse ce qu'il a planté
fleurit ou meurt..
J'espère qu'un jour les fleurs seront sur le béton et que tu
seras là!

J'ai attendu longtemps avant de trouver comment partager,
j'ai peur aussi,
c'est con mais ne me laisse pas tomber.
La seule chose que je sais c'est que je ne veux plus souffrir
d'aimer.

Ma rêveuse, ma gueuse envieuse comme je t'aime.
C'est beau de dire des mots d'amour,
des mots de tous les jours.
D'entendre l'histoire de l'autre.
De partager un bout de vie, un bout de rien,
un bout d'univers qui nous est donné de connaître.

De rêver avec lui,
comme t'es belle au naturel ma belle
quand tu souris et quand tu ris,
je ris aussi.

Je vis dans le rêve que je me fabrique
j'écris avec ténacité, férocité, exubérance.
J'avais perdue le sens,
je ne sais s'il y en a un.
Comme s'il y avait de bonnes ou de mauvaises expériences,
une suite logique, un enchaînement de circonstances.

Ce crayon est comme un prolongement de mon être, comme
une émanation de ma sensibilité, de ma cruauté cachée, de mes
rêves enfouies, de tout ce qui a besoin d'être écrit pour être
vu. Nous ne sommes que des transmetteurs chargés de l'his-
toire du monde. Je reprend mon enfouissement, mon travail d'in-
tellectuelle, de poétesse qui a envie de s'enrichir des cultures.
Pensant déjà à mon futur voyage, entrevoyant les grandes lignes,
une alternance de partage fort au quotidien et de grandes élan-
cées solitaires sur les routes. Du Maroc au Mali, cela va être
magique et incroyablement riche, perturbant, retournant à nou-
veau mon univers. Des carnets à remplir, de notes, d'impres-
sions. Une envie de partager mon goût de l'écriture dans un
continent où le besoin de transmission écrite devient crucial.
Besoin d'échanger mes idées, d'apprendre, de jouir de la beauté
du monde, de voir cette terre africaine avec les yeux écarquils
d'un enfant, regardant passer les chameaux, les éléphants.
Écrivant comme une jeune voyageuse sur le continent qui nous
a tout donné, pleurant certainement de la misère sur cette terre
déchirée, démantelée et qui pourtant tient le coup à force de
ténacité et d'espoir. C'est ça que je veux raconter, voir, écou-
ter. Il me faut de l'espace, du temps, une table, un lit, des
carnets, des aquarelles, un appareil photo, l'attirail de la par-
faite aventurière qui part explorer le réel fait de mille et une
magie.

Sur la route de l'Afrique,

J'ai rencontré des rêveurs, des poètes, des artistes.

Des cœurs blessés,
Des âmes en fleurs,
Des vendeurs d'armes, des mecs en costards cravate qui ne savent pas où aller.
Qui n'écourent plus leur cœur et nourrissent leur âme de billets et de chiffres,
eux aussi souffrent,
qu'ils trouvent leur chemin.

J'ai rencontré la vie et je l'a remercie pour tous les cadeaux qu'elle m'a offert.
Un été merveilleux à danser
après avoir tout perdu dans la colère et la haine.

J'ai retrouvé mes sœurs, mes frères.
J'ai retrouvé ma beauté, ma joie, ma foi.
J'ai découvert ma voix.
J'ai senti l'amour tout autour de moi.

J'ai bu du champagne chaque soir pour fêter ça.
J'ai ri aux éclats
après avoir pleuré à en crever.
Je suis là à contempler le silence Vosgien que j'aime tant.

Je resterai toujours celle là,
cette belle âme en fleur qui cherche la couleur.

Quel bonheur de savoir que son cœur vibre, sent, se trompe, s'élance au vent.
Que l'instant est magique même s'il n'y paraît pas.
Je resterai cette nana bohème rêveuse, accoutumées, imbibée
qui se nourrit d'une conversation avec sa grand-mère de 84 ans,
d'un sourire d'un jeune homme aux cheveux long en terrasse
d'un café qui aurait aimé que je m'arrête, de plaisir solitaires et de joies collectives.
Cascades...

J'ai pris des cascades de mots, de baisers.
Je marche sur terre pour trouver la simplicité.
Pour entendre les voix du monde
pour réveiller l'inconscient collectif.
Je ne veux plus me perdre dans les rues,
je veux encore me perdre pour trouver.
Je veux construire des mondes vivants où chacun à sa place,
mange à sa faim, vit ses plaisirs,
a le temps de vivre en musique, en sautant dans l'herbe verte,
pour ne pas oublier mon sourire d'enfant.
Pourquoi serais-je venue de si loin avec autant de possibilité
d'existence pour ne pas en profiter?
C'est pas facile d'être une rêveuse dans un monde matériel ca-
pitaliste mais si je peux apporter cette part de rêve, de subtili-
té, de douceur dans ce monde alors j'ai trouvé ma voix.
Si je peux le faire simplement comme j'aime le faire avec mes
mots, mes sourires et ma joie alors merci de m'accueillir dans
vos cœurs.

Dans mon monde, les hommes bleus sont des poètes du
ciel qui distribuent des mots doux à ceux qui vont trop vite
et leur demandent de sortir de leur voiture pour aller voler avec
eux. Ils n'ont pas rêvés depuis trop longtemps alors ils ou-
blient de s'arrêter pour écouter.

Oh moi aussi ça m'arrive d'être pressée mais à chaque
fois je me trompe, me blesse et souvent, quand ça craint grave,
je blesse les autres. Toutes les fois où j'ai couru, avancer
pour aller plus vite, plus loin, retrouver quelqu'un.

J'envoie mes poèmes pour alimenter une flamme,
celle de la vie

Z''11

Vaudeville le 10 octobre 2011

L'Afrique

L'Afrique en a marre des promesses de paix et d'espoir du monde entier.

Des mains qui s'ouvrent puis se ferment comme les frontières qui entourent ce continent.

L'Afrique est comme les femmes qui l'habitent.

Elle porte le poids du monde.

Le poids des promesses non tenues, toutes celle faites par des hommes pour impressionner, séduire puis qui oublient la nuit passée une fois réchauffée ce qu'ils ont dit.

Ils reprennent leur route seule dans leur beaux 4X4.

Oubliant déjà ce qu'ils avaient dit la veille pour impressionner l'auditoire.

Combien d'hommes sincères sur cette terre ?

Dites moi combien ne parlent pas pour combler leur ego ?

Homme par pitié pour l'humanité, pour tout ce qui a été dit, ne fait plus de promesses que tu ne tiendras pas,

Tant de femmes ont déjà pleuré sur cette terre après t'avoir écouté.

Et pourtant Bob te l'a dit « No women no cry »

Femmes,

Femme africaine, qui es-tu ?

Celle que je croise dans la rue, celle que j'observe.

J'ai besoin de jeter mes mots pour parler de toi.

De moi à tes côtés lorsque je te croise,
tu me parles sans rien dire.

Alors je raconte comme je sens.

Elles,

ne semblent jamais désespérée.

Se satisfaisant de ce qu'elles trouvent.

Trouvant des solutions là où certains voient des angoisses.

Riant de bon cœur avec son voisin, regardant les enfants, tous
les enfants avec amour.

Aujourd'hui dans le sotrama qui m'amenait à Hamdallaye
j'ai vu un groupe de femmes s'enquérir de la situation d'une
jeune maman qui semblait dans l'embarras avec son enfant. Elle
l'ont toutes écoutées et lui ont donné des conseils pour l'aider,
toutes avaient un regard tendre et réconfortant envers elle.
Deux femmes lui ont donné une pièce, j'ai fait pareil car je sais
ce que c'est d'avoir besoin d'aide et de réconfort pour s'en
sortir. Cette solidarité spontanée est un exemple parmi d'autre
de ce que le femme africaine, généreuse et belle est capable de
faire.

Femme africaine...

Tu marches vite,

le matin quand tu pars avec ton seau coloré chercher les victuailles du jour.

Puis

lentement

quand tu rentres un peu lasse préparer le repas. Parfois tu
t'arrêtes et lance un sourire à celui que tu croises et qui t'interpelle.

Tu prépares à manger, fais la vaisselle, t'occupe du linge,
tu ris beaucoup,
puis à nouveau la litanie des taches.
Tu pars chercher le linge qui a séché, ramasse la chaussure de
l'enfant qui traîne,
Tu n'arrêtes pas avant la nuit tombée.

Suis-je l'une d'elles ? Quand je me vois vivre et réagir aux
différents événements je me dis que je ne sais plus si je fais
une étude sur elle ou si j'en suis une...

Quand je rentre dans cette grande maison crade, cette
volière de Djelibougou où ce soir les oiseaux de nuit sont en
vadrouille.

Mon colocataire sur la route du Sénégal,
donc pas de squat de mecs ce soir, pour l'instant. Je rentre et
cours acheter des bougies, plus d'électricité à la maison. La
nana a oublié les tomates sur la table en remplissant le sac.
Je décide de m'attaquer à la montagne de vaisselle qui s'accu-
mule.

À la lampe torche, faire quelque chose.

Voilà c'est un peu ça l'Afrique
comme je la vis, la sent, la voit !

Tu peux te baigner avec la salade d'un côté, le linge de l'autre.
J'ai du miel partout sur mon fute, le tapis aussi est couvert
de miel dogon.

Mais en Afrique, tu n'es jamais seule,
il y a toujours quelqu'un pour t'aider.

La femme africaine,
elle n'oublie rien.

Ni l'enfant qui a faim, ni celui qui meurt par manque de soin.
Pas même l'enfant qui traîne dans la rue sans aller à l'école car
personne n'a les moyens de lui payer ses fournitures.

Elle n'oublie rien,
et pourtant elle aimerait bien.

Elle aimerait bien savoir pourquoi ce dieu qu'elle aime tant est

si injuste avec elle et les siens qui vivent de si peu.
On lui dit contente toi, ne commente pas, laisse faire l'homme !
Celui qui a du pouvoir va nous aider, aux prochaines élections tu
verras, garde espoir !
Quel espoir a-t-elle ? Cela fait si longtemps qu'elle porte
l'Afrique dans ses bras, qu'elle nourrit de son sein avec non-
chalance.

Moi j'ai envie de lui dire,
révolte toi,
contre l'ordre établi par tes pères qui ne t'aident pas.
Rebelle toi contre celui qui te soumet.
Unit toi à celui qui veut ta liberté !

La femme africaine n'a-t-elle pas le droit de rêver à un
avenir meilleur, à un présent où on s'occupe d'elle, où on l'a
soulagée de ses fardeaux, où on l'embrasse parce qu'elle étudie
et comprend le monde !
Combien sont-elles à se sentir vivre librement ? Ça veut dire
quoi en fait ?

Le combat est perdu quand on dit qu'il l'est.
Je ne me suis jamais sentie aussi vivante que lorsque je me
suis adaptée. Je peux le faire car je suis en connaissance
de mes moyens. J'ai appris à vivre seule en autonomie. Après
quelques années de vadrouille, on apprend à vivre avec le néces-
saire.

A faire d'une bougie une âme sœur, d'une cuillère de miel un
dessert et d'un ordinateur une mine de feuilles à remplir de
questions, de commentaires, de réflexions sur le monde qui
nous entoure.

Alors ça fait rire les français, enfin certains heureusement
pour cette nation, les petits français venus dépenser leur châ-
mage pour boire du champagne et s'amuser comme ils peuvent
dans les bars de la capitale.

Je ne les juge pas mais eux s'en donnent à cœur joie de me dire
que mon projet est inutile, ne changera rien à la situation, que
ce n'est pas moi qui vais changer l'Afrique.

Savent-ils que leurs remarques ne servent à rien, ne

change rien et surtout ne va pas dans le sens du changement ? Savent t-ils que l'éducation est le droit premier qui devrait être accordé à chaque être humain ? Se sont t-ils déjà posés la question de ce que c'est de ne pas savoir lire et écrire aujourd'hui ? Non, ils sont trop affairés à critiquer les ONG et le reste en tringuant à la prochaine révolution qui ne viendra pas avec ce genre de comportement.

Je me sens proche de Jenny car elle n'admet pas toutes ces inégalités, elle aussi vit comme une africaine proche des siens, emmenant Malika partout, l'aimant comme il se doit, vivant l'instant et ne voulant rien donner à cette société capitaliste autrement qu'à travers son art.

Elle aussi a souffert et souffre de voir ce monde de superflu, d'hypocrisie, de méchanceté, de ragots..

Tout ce qui fait que les gens s'enferment sur eux, ne rient pas et semblent accablés par la vie parce qu'ils se chargent de tant de chose. On leur en demande toujours plus pour être parfait, beau et intelligent.

Si pressé, comment font t-ils pour ne pas craquer ?

Ça me rend humble de vivre comme ça, je me rend compte à quel point j'ai été éduqué dans la simplicité, à la dure un peu mais pas dans la frime et surtout dans le respect des miens et de la nature. En fait j'ai toujours eu peur de l'argent et du pouvoir c'est pour cela que j'en m'en suis éloignée, même si j'ai fait des incursions dans le système. Bien sûr aujourd'hui j'aspire à plus de confort car je sais que la liberté est à l'intérieur, qu'un canapé ça n'empêche pas de penser, que les moyens matériels ça permet d'avancer mieux et plus efficacement. Je me sens un peu comme la petite fille que j'étais, venue chercher sa mère en Afrique, il paraît que c'est en Afrique que l'on apprend à vivre.

J'ai l'impression que c'est vrai, que j'apprends à être une femme,

plus une petite fille qui court après ses rêves.

Une femme qui prend ses rêves en main
qui continue de rêver en mouvement.

Un mouvement lent,
une danse qui va
de l'avant vers l'arrière.
Qui commence avec le jour
se remplit du jour
et trace une ligne courbe la nuit.

Je crois que je commence à aimer l'Afrique à la sentir un peu mieux.

L'Afrique prend soin des siens, malgré les apparences,
elle ne laisse pas l'autre, elle n'abandonne pas, elle se préoccupe du nécessaire, elle grandit et laisse ses enfants jouer sur les trottoirs sans peur. Elle ne connaît pas la peur sécuritaire comme on l'on connaît en France.

C'est à un autre niveau de la vie qu'elle se situe.

C'est un cadeau du ciel cette soirée seule.

Pouvoir écrire en se sentant bien détachée de toutes
contraintes extérieures
mais belle et bien présente !

Elle m'épuise aussi l'Afrique,
avec ses énormes 4x4, ces moteurs qui polluent à mort,
ces klaxons infernaux.

Et là, elle est heureuse. Explosion de joie dans la rue, le Mali affronte la Guinée pour la Coupe d'Afrique des Nations. Je pense qu'ils viennent de se qualifier, ça hurle dans la rue de tous les côtés, mobylettes, scooters et ribambelle de gamins...



L'Afrique est sauvage et belle.

Elle souffre,

comme tous les sauvages de la terre
de ceux qui tentent de l'utiliser, de la consommer.

Qui veulent la priver de sa joie d'exister
comme elle l'entend,

comme elle le sent.

De ceux qui la pillent et privent les bouches affamées
de ce dont ils ont besoin pour se développer et grandir en paix,
de nourriture, de livres, de jeux, d'amour.

Elle les privent en faisant grandir des gamins sans rien, avec des
parents qui bossent pour rien, se nourrissant de peu,
de beaucoup de riz et de gras,
avec des enfants qui mangent le fond du plat.
Bien sur que ça nous choque comme elle vit
Petit occidentaux pressés d'arriver au but
Prêt à n'importe quoi pour arriver à leurs fins.

Ce n'est pas une éloge utopique de la réalité c'est ce que je
constate.

Vous vous souvenez des vers de Beaumarchais :

« Sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloges flatteurs ».

J'ai l'impression d'être enfin disponible pour vivre ici, écrire sur
ce qui m'entoure, chercher à comprendre c'est la distance qui
permet « la danse », c'est la solitude qui permet l'écoute,
c'est le mouvement qui permet d'avancer. Il fallait délester,
j'avais trop de paquets emmagasinés.

Qui y a t-il à comprendre, me direz-vous ? La vie nous apprend,
on m'a appris dans mes études à disséquer, deux jours de danse
et je me sens juste bien avec le monde qui m'entoure.

Ça n'empêche pas que j'ai envie de jeter à la rue Modiba, le
chien qui m'a réveillé cette nuit et qui continue d'aboyer bêtement
contre tout ce qui bouge.

En Occident, on croit que l'Afrique ne s'entend pas,
qu'elle ne sait pas se faire entendre.

En fait elle est hurlante et c'est l'occident qui est sourd,
car beaucoup n'écoute simplement plus leur cœur.

Alors comment pourrait t-il entendre leur frère et leur
sœur ?

Je ne me sens pas seule. J'ai dansé avec eux ce matin, j'ai marché avec eux cette après midi, j'ai écouté, j'ai donné, j'ai reçu en ce beau mardi du mois de janvier 2012. C'est pour ça que je peux écrire et dépanner Frank pour son taxi de 2000 francs car il revient du Sénégal et a perdu son portefeuille.

Je pense à cet écrivain voyageur, Olivier Poussin, qui a traversé l'Afrique à pied avec sa femme, ils me donnent de la force, je me sens proche d'eux, de sa manière d'être au monde. Je comprend comme c'est important de marcher pour avancer, je ne sais pas où je serai cet été mais j'y serai c'est le plus important. En festival, sur la route avec des chevaux ou dans les alpages, on verra, on verra l'important c'est d'avancer, on ne peut pas tout savoir à l'avance...

« Dans la cour de la famille Sidibé »

Bamako, un mardi matin

Prendre un avion et rentrer ?
Oublier ?

Pour ne plus voir la misère.

Des gamins qui tendent leurs mains au bord des routes au lieu
d'aller à l'école qu'ils ne peuvent se payer.

Oublier la violence d'un coup de poing sur l'œil d'une amie qui
a ouvert sa bouche. Fermer les yeux et voir mon château de
rêves.

Je me remplie d'images de verdure, de forêts, de champs
de coquelicots. Pour penser que ça va aller, pour soigner mon
âme blessée.

Me disant qu'après trois jours d'isolement je peux marcher sur
terre sereinement.

Mais comment être sereine dans un monde si violent ?

En se protégeant, en s'armant, en fuyant les coups. Penser à
soi, à son indépendance, à ses besoins. S'assumer, pour cela
gagner de l'argent et continuer de grandir avec les autres.

Alors je m'assois dans la cour de la famille Sidibé. J'ai rejoint
Yahee, une amie du centre de danse, et vient me faire tresser la
tête par Bamoussa.

Sous le citronnier de la cour

Une jeune fille, la bonne de la famille, amène les plats
pour cuisiner. La maman prépare les ingrédients du repas, il est
11h, la cour s'éveille doucement. Atelier vaisselle dans un coin,
atelier cuisine sous le citronnier et atelier tissage en attente
que Bamoussa se libère de ses tâches domestiques après être
revenue de son école de comptabilité. Wali, le père de la famille

s'installe à côté de moi et lit Paris match d'il y a six mois. Il travaillait dans le bâtiment mais ne trouve plus de missions aujourd'hui. Le cog au loin chante, les oisillons cachés dans les arbres laisse une jolie musique, le vent traverse la cour. Le ciel est gris et chargé de poussières. Le soleil finit par percer. On se pose à la table du salon en attendant Bamoussa. Je demande à Yahee sur quoi elle aimerait écrire. Elle me répond : « le monde d'aujourd'hui, comment tu le vois ? ». Génial, simple et efficace et bien allons-y. Atelier d'écriture spontané !

Pour ma part, je le vois un peu fou, un peu douloureux, un peu juste cherchant encore ses marques. Je me suis vraiment fait mal en vivant alors aujourd'hui j'ai envie de vivre doucement, tranquillement, en paix avec le monde. Je suis comme une petite blanche un peu gênée d'être là, avec tout ça, avec tout ce que je suis au milieu de ce monde inconnu. Je n'ai pas vu le jour depuis si longtemps alors qu'il s'agirait juste d'ouvrir les yeux. Mais il y a tellement de manière de regarder le monde, tant de manière de le vivre. J'ai passée trois jours enfermée à écouter le monde de loin pour retrouver le mien et là je l'entend de tout près, je crois juste sur terre au milieu d'une cours.

Écoutant le tam-tam de la femme qui pille le riz, juste retrouvant l'ombre de ma main, la voix des femmes apaisantes, le tam-tam qui s'accélère, l'eau qui s'agite, le soleil qui grandit dans le ciel et la lumière qui arrive.

Le chant des salutations : Somogho (bonjour), Torosité (pour répondre), Ikakéné ? (comment ça va?), Im'sé (ça va bien!),

Bamoussa fait la lessive. J'ai l'impression que je ne comprends rien aux codes d'ici mais que j'essaie. Alors en attendant de tout comprendre je prend la vie comme elle vient car c'est comme ça qu'elle apparaît sous mes yeux. Peut-être qu'il faut juste se mettre dans l'histoire du temps, c'est une histoire de couches successives qui s'empilent, de pages qui se remplissent et se tournent, de fil de vie que l'on tressent et détressent. même si parfois on a l'impression d'avoir perdue le fil. c'est juste qu'il est emmêlé. Je n'ai pas d'enfants et pourtant j'ai l'impression d'en porter un énorme. Entre ma tête et mon ventre il y a tout un travail d'écoute et d'amour à créer, un

travail de tendresse d'une mère qui parle à sa fille, qui l'écoute et l'entend, la comprend. En entendant la voix de la sagesse intérieure j'entends celle qui vit en moi et ne demande qu'à sortir, ça fait du bien de la trouver si près. J'ai juste besoin d'apprendre à la connaître car je comprend qu'elle hésite encore.

Je suis tombée aux champs de bataille, je met du temps à me réparer, à défaire les fils qui ont tissé mon accoutumance à la violence, à la dose de folie qui porte à croire qu'il faut tuer l'autre pour se libérer, pour partir parce qu'il ne veut plus, parce qu'il ne veut pas.

Il a fallu abandonner, plonger à nouveau dans le grand inconnu de l'existence, seule face au monde. Un monde de solitude qui s'est brisé avec le temps des retrouvailles avec les vivants, avec les amies qui te respectent, te serrent contre eux et te font prendre soin de toi en te redonnant tes couleurs et te disent vas-y ma belle ! Crois-y en tes rêves, ils sont beaux, tu as envies et besoin d'entendre cette jeune fille chanter pour de vrai dans ton dos, dans cette cour au soleil.

Et là je savoure...

Le temps

J'avais oublié comme les femmes ont le temps ici. On n'arrive pas avec une montre si on veut entendre l'Afrique, on vient avec le temps, on prend le temps où on s'en va avec. Ici les gens ont le temps. C'est une notion, une manière de vivre assez difficile à expliquer, je crois qu'il faut simplement la vivre pour la ressentir intensément.

La lionne est sortie, une gentille lionne qui défend son territoire, ses idées, son cœur, son indépendance. Il sait que le temps est salvateur, qu'il use et répare bien des choses, qu'il fait beaucoup de choses pour nous sans que nous le sachions en nous guidant vers le courant. J'apprends à l'aimer aussi ! En aimant ceux qui tiennent à vous à leur manière je me suis fait confiance à nouveau. Il ne faut pas douter de la vie, ça fait du mal d'oublier qu'elle est là. C'est pour ça qu'il faut en rire, qu'il ne faut pas la prendre trop au sérieux, comme je le fais parfois.

Pourtant on ne peut pas penser qu'avec son cœur

Alors la Françafrique,
c'est bien ça le terme ?
La banque à fric qui se sert
mutille ce qui vie.

Qui broie

ceux qui croient

que la vie ne se résume pas qu'à un champs de chiffres.

Ils sont là les colonisateurs, blancs ou noirs, à l'instinct prédateur qui imposent leur cadre de pensée dans des économies affamées à qui on a pas laissé le temps de respirer.

Il suffit de regarder l'état du système éducatif pour comprendre

que l'argent n'est pas là,

que les enfants ont un très faible niveau scolaire.

Et pourtant comme tous les enfants ils ont envie d'apprendre

mais ne peuvent le faire que si on leur en donnent les moyens.

Il y a un tel décalage entre les discours politiques que ce soit au niveau nationale ou internationale qui nous basinent avec les objectifs du millénaire et la réalité présente.

Je ne comprend pas tous ces intellectuels armés d'idées bien pensante qui jouent dans leur bureau à établir des plans d'ajustement structurels mais qui jamais n'osent effleurer la réalité vivante. Ici les salles de cours sont minuscules, il n'y a quasiment pas de moyens pédagogiques. Et pourtant il suffirait de former plus de profs, d'ouvrir des salles. Alors les gamins vaguent dans les cours, ils ne sont pas malheureux, je les ai regardé jouer aux billes tout l'après-midi. Les petites-fille flambeau d'espoir du monde portent leur petit sac fièrement, en attendant de retourner sur les bancs d'école avec leur carnet gribouillé. Je constate juste qu'ici encore plus que dans nos pays dit civilisés les écarts de richesse sont criants, que peu d'enfants suivent une vraie scolarité et qu'il ne faut donc pas s'étonner d'en retrouver des milliers paumés qui font du business. Alors qu'il aurait suffit d'un système éducatif qui tiennent compte d'eux. L'Afrique a besoin de tous ces enfants pour grandir et se développer comme elle l'entend et je suis persuadée que c'est en étudiant que l'on accède à la connaissance qui elle même libère les hommes, et je suis pas la seule à le

crier, Dieu merci !

Les nattes se tressant, mon esprit se libère

Je chasse progressivement ce qui m'encombre. La séance se finit à 19h30, bien contente, tout le monde trouve ça jolie dans la cour. Il fait nuit. Je propose à Yahée de m'accompagner voir une pièce de théâtre au Blomba d'Adama Traoré « La messe est dite ». Sur la route, on traverse plein de quartier, le soir les gens se baladent, mangent un morceau avec un ami dans les petits boui-boui locaux et vont saluer la famille. On passe chez une amie acheter du tissu, magnifique couleur, je ne sais pas comment choisir, j'ai envie de tous les prendre. New look, aux couleurs locales, so nice !

Après un passage dans un maguis pour boire une bière avant l'entrée du spectacle qui devait commencer à 21h, on nous dit de revenir dans environ une heure. On revient, ça a commencé, j'écoute avec attention et surtout tente de comprendre ce qui se passe sous mes yeux. Je crois que j'aime bien ces plongées dans des univers inconnus. Ça me rend plus attentive, plus à l'écoute de ce qui m'entoure. J'ai passé la journée à écouter parler Bambara, j'aime de plus en plus cette langue.

Les maliens

J'aime leur douce simplicité, leur générosité. Ils sont en colère comme tous ceux qu'on blesse et qu'on exploite. Ils se cherchent comme tous ceux qui ouvrent leur porte au monde. J'ai passé une journée merveilleuse car simple, sans question intellectuelle ni projection. Un juste continuum de la vie dans la cour, ma faisant tresser par Bamoussa aidée de Yahie racontant ses peines et ses délires, la petite fille de Bamoussa faisant ses devoirs à côté de nous. Comment aurais-je pu écrire une ligne de plus sur la femme africaine sans vivre cette journée de partage ?

C'est comme une méditation profonde de vivre à leur côté, au milieu d'une cour africaine.

Sur la route de Gouina et de son festival

Le train Bamako Dakar,
Départ de Bamako à 7h15

On quitte la gare, ça s'agite dans tous les sens, départ à l'heure. Je n'ai pas de lunette de soleil, j'espère que ça va aller, j'ai peur pour mes yeux. Je monte dans le vieux train mythique qui rallie Bamako à Dakar, qui s'arrête désormais à Kayes. J'aime Bamako quand je n'y suis que de passage. Je pense à tous mes amis le nez dans le froid hivernal et moi qui part à nouveau à l'aventure vers le festival de Gouina dans le sud ouest du Mali proche de la frontière sénégalaise et de la Guinée verte.

La route est prise, on traverse les quartiers centraux de Bamako, taudis jonchés d'ordures et de vieilles maisons coloniales. Comme partout la vie en Afrique est dehors au milieu de la cour, tous les ustensiles, casseroles, gouttières sont étalés, c'est une sorte de joyeux bordel organisé, pour de nombreux occidentaux c'est impensable. Moi j'y vois en fait une grande harmonie, en observant j'ai compris que chaque chose était à sa place, comme chaque personne à qui on attribue des tâches d'ailleurs. Sur les stands de nourritures vendues dans la rue, ça m'est arrivée, surtout la nuit, d'observer silencieusement comment les mamans organisent leur espace de travail sur les petites tables plantées au bord de la route où chacun vient remplir son ventre de frites, de sandwiches aux œufs et du plat du jour. Souvent les mamans sont accompagnées d'une ou deux jeunes filles qui font toutes les menus tâches, coupent le pain, font la vaisselle, vont chercher la monnaie, ici c'est toujours un challenge de trouver de la monnaie, il faut s'armer de patience quand ils partent en chercher à l'autre bout de la rue.. Tu comprends que ça ne sert à rien de râler. Ça m'est arrivé souvent au début avec la fatigue, les interpellations récurrentes des gens que tu croises de ne plus avoir de distance et de m'énerver pour un rien. Tu te rends juste compte que tu te ridiculises, que tu passes un mauvais moment et que tu donnes une sale image de l'étranger alors que dans leur culture

l'accueil est un principe de vie. Donc il vaut mieux ne rien dire, écouter et sourire avec respect. Même si on se comprend pas, on est ensemble alors on prend le temps de se comprendre ou chacun suit sa route. C'est désormais ce que je pratique ça va beaucoup mieux. Au festival de Ségou, c'était terrible le nombre de personnes qui voulaient me parler, lorsque je me suis mis à dessiner le fleuve, je suis restée muette. Devant le silence peu arrive à te déranger. Je fais alors asseoir leur curiosité à ma table et continue mon travail.



Assise dans le train à mes côtés, une femme ne parlant pas français, d'une cinquantaine d'années. Elle m'envoie son fichu noir dans la figure. Il est 11h c'est l'heure de la pause arachide. J'ai plongé dans un long coma, je me réveille. Les pauses dans les villages traversés durent quasiment trente minutes à chaque fois. C'est un petit marché colorés où s'entremêlent toutes sortes de vendeurs. Aujourd'hui je déguste, il n'y a qu'à choisir sur les plateaux colorés le met que vous souhaitez... C'est pas Byzance mais c'est déjà ça ! Je suis plus calme, moins agitée après avoir reçu le SMS de Sandrine qui me conseille de profiter, elle me rappelle qu'elle est en réunion toute la journée dans le ciel gris de Paris. Elle me remercie pour mes messages ensoleillés, elle a le moral. Il n'en fallait pas plus pour que je retrouve le mien. Je passe la journée à tenter d'oublier cette idée que je veux rentrer en France au plus vite, que je suis épuisée. Comme toujours la journée offre ses cadeaux aux voyageurs qui s'aventurent, lui faisant oublier ainsi tout ce dont il n'a pas pour lui offrir le plus beau sous ses yeux... Ma collègue de route m'offre une poignée d'arachides, les langues se délient un peu. Tout le monde discute joyeusement, les enfants dorment par terre, il fait plus frais et il y a plus de place. On traverse la savane, ce sont de grandes étendues d'arbres, d'herbes sèches et de canyons. Je filme. Je reçois un message de Jean qui dit avoir transmis mon projet à la chargée des relations publiques de l'hôtel Azalay. Il dit toujours penser à moi et m'aimer. Allez ça suffit, je ne sais pas ce qu'on les camerounais avec moi. J'ai décidé vu mon envie féroce

de rentrer de reporter le festival des mots en novembre. Plus j'y pense mieux c'est. Je n'ai plus d'argent, il faut du temps pour mettre en place le projet et j'ai envie de la faire bien avec d'autres, sinon ça ne sert à rien de le faire. Je vais donc rencontrer la Sahélienne, la maison d'éditions et Igo de La Médina avant de partir afin d'élaborer avec les eux les bases du partenariat pour clarifier tout ça. Rentrer en France vers le 10 avril, je m'imaginais déjà retrouver mes amies à Paris, faire un gros bisou à Djeour. Aller prendre une bière en terrasse avec Sandrine et passer la soirée à lui raconter mon voyage. Ça me démange et ça me donne la force de profiter encore mieux de mes instants de solitude et de voyage, je m'accroche et plus qu'un mois et à moi les forêts, la fraîcheur et le printemps vosgiens que je n'ai pas vu depuis si longtemps ! Mes parents seront heureux je pense que je passe du temps avec eux pendant que je prépare la suite !! Tout m'apparaît clairement car je laisse faire le temps et ma barque prend la route !

Depuis mon kouloukoulou de Gouina, j'apprends à creuser mon écriture au son du jour. J'ai passé deux nuit avec Juliette dans son kouloukoulou, c'était très chouette car on parle de plein de choses et puis elle m'a demandé si je pouvais en prendre un pour moi. Elle avait raison, je les savais. Encore une fois, je suis vraiment sur ce chemin d'indépendance, c'est fou comme je suis capable de dormir n'importe où et n'importe comment. Mais le fait d'avoir eu une chambre à Bamako chez Julie m'a fait revenir à moi et mon travail personnel ; c'est évident comme c'est essentiel d'avoir son espace privé pour délimiter ce qui t'appartient, ce qui fait partie de ton intimité. C'est fou à quel point j'ai pu perdre des notions simples et évidente de vie. Ma décision d'acheter un camion correspond à cette volonté d'arrêter de squatter partout. J'ai envie de retrouver ma véritable indépendance et m'imaginer aller où bon me semble cet été me rait et me motive à chercher un travail vite. Etant nomade avoir un camion correspond à ce que je recherche, mon cocon avec quatre roues pour aller me poser où le vent m'amène. Enfin c'est mon tour, je crois qu'encore fois c'est le début d'une formidable aventure et que je me prépare juste à la vivre et surtout que je commence à la vivre en vivant de l'intérieur vers l'extérieur, je n'ai plus l'impression de projeter mes

rêves ou de les chercher mais juste de les vivre chaque jour, un peu plus, un peu mieux.

Retour au train

Assise à la place 39, je regarde la vie s'installer dans le train. Chacun trouve peu à peu sa place, ses marques. Mon stylo noir ne marche plus, il fait trop chaud je pense. On a dépassé la ville de Kita, l'air circule.

Toutoum toutoum toutoum fait la train
je lis le roman de Fabrice « Le bois des hommes »
tente de comprendre où j'en suis sous le regard d'autres êtres éclairés.

Le contrôleur est passé avec cinq gardes en costumes militaires, ils me regardent tous comme une prise à conquérir. Je les ignore et dévient leur regard, j'ai l'habitude. En tant que femme seule, j'apprends à baisser la tête car je ne supporte plus de me faire alpaguer quand je me balade. Avant je voyais ça comme de la soumission aujourd'hui je le vois comme de la protection dans un monde pas encore civilisé, je protège ainsi mon regard et mes mains convoitées. Trop pour moi dans le monde urbain. Je me sens en paix dans la nature à Gouina entourés d'amies. Je connais désormais les lois de la ville et je n'ai plus envie d'y vivre. Elle m'opresse trop, il n'y a pas assez d'air et de liberté pour moi, trop de regards, pas assez de silence. J'ai envie de partir vivre dans les montagnes espagnols, près de la méditerranée ou en Espagne. En Italie pour la dolce vita, les terrasses de café, le bien être, le bon goût, la belle vie à l'italienne, je crois que c'est l'environnement que je souhaite pour m'épanouir. Du soleil, des amies, une mer bleue à perte de vue pour plonger mon regard et une incroyable richesse culturelle. Je crois que ça sera ma prochaine destination de vie!! Yes I ! Pouvoir m'installer quelque part pour continuer à voyager plus sereinement, poser mes racines, construisant des relations durables, la vie quoi !

J'aime l'Afrique elle me rappelle à toute cette violence emmagasinée en moi par des années de silence et d'amour fraternel dans mes montagnes. Elle est sauvage, féroce, belle, vorace

et démoniaque, rien ne traîne ici, tout est utilisé, récupéré, démonté, remonté... La vie avec un grand V !

C'est ce que je suis venue chercher, je sais qu'il faut du temps pour vraiment apprendre à la connaître, l'aimer, la rencontrer.

Alors je continue de tisser mes récits de vie au fil des rencontres du jour, extrêmement riche ici. On m'avait prévenu, en Afrique tout est possible. Si tu es connecté à toi même et ce que tu désires tu le rencontres assez facilement !

Revenons à nos moutons... Les militaires... Ils me rappellent ceux que j'ai croisé à mon départ de Paris à la gare de l'est avec tous mes sacs. Ils ricanent intérieurement de voir une petite nana porter autant de sacs, n'étant pas accompagnée et surtout les regardant avec indifférence. Ils détestent quand je fais ça, on a pas vraiment besoin de parler pour savoir qu'on est pas du même bord. Même si la bord pour moi se borne à la vie et que je connais des militaires beaucoup plus humains que certains gauchistes... Alors ils me regardent traîner mon sac de voyage de deux mois de vadrouille en Bretagne et Paris. Je pense à ces jeunes militaires avec qui je discutais dans le train en descendant sur Lyon les dimanche soir quand je rentrais. Ils étaient souvent très jeunes et avaient envie de parler car ils partaient en caserne, c'était la fin du week-end, ça rend le voyage plus léger. Combien de conversations dans les trains, je pourrais en faire un livre... Ils paraissent naïf au possible, embrigadés par un système qui leur propose de servir la nation avec un fusil ou d'aller travailler comme ouvrier à l'usine comme leur père. Alors ils choisissent l'aventure, celle qu'on leur propose durant cette JAPD, comme ils appellent cette journée d'information et de préparation à la défense. Je prenais un malin plaisir à leur expliquer quel genre d'intérêt ils partaient défendre, pas forcément ceux du peuple pour lequel ils pensent se battre mais ceux d'intérêts financiers et économiques qui n'ont que faire du peuple.. Le message est passé, la réception est à suivre.. Inch'allah que tous les militaires déposent les armes et qu'ils prennent la main d'un enfant et lui apprennent à lire. Le monde sera bien gardé et pourra commencer à changer !

Un peu plus loin, il y a...

Les Chutes de Gouina, elles chantent

Un endroit magique sur terre où un collectif a décidé d'investir son énergie aux côtés des habitants intéressés pour aménager le lieu et le faire vivre.

Un paradis comme il en existe encore,
Classé au patrimoine national.

Le fleuve Sénégal,
Une vaste étendue d'eau,
Une chute au loin, des cascades revigorantes.
L'eau vous ranime, vous réveille, vous berce.
Ainsi vous pouvez passer la journée entourée d'oiseaux colorés, de singes fureteurs au bord du fleuve à écouter le silence.
En fin d'après midi un homme sur une barge part ramasser les filets de pêche.

Le soleil entame sa descente,
Les amies sont remontées.
Les rochers gris qui jonchent l'étendue d'eau imitent les hippopotames qui jouent à cache-cache avec les visiteurs.

Vous voulez en savoir plus ?

Le site naturel des chutes de Gouina est situé à 70 km de Kayes et à 50 km en aval de Bafoulabé. Les chutes dépendent du village de Foukara (à 7 km vers Bafoulabé) et font parties de la commune de Diamou (à 22 km vers Kayes). Pour y parvenir, il faut aimer l'aventure et parcourir une vingtaine de km de pistes ! Les villages aux alentours tissent leurs traditions dans la culture khassonké. Le jeu en vaut la chandelle ! Ici la vie est rythmée par la nature et la mise en place du projet qui se partage entre trois volets : un observatoire écologique qui

a pour fonction de surveiller le site et de garantir sa sécurité écologique. Un camp avec des tentes et des kouloukoulous a été aménagé. L'autogestion est mise en avant et différentes activités sont proposées : excursions, découverte du milieu naturel, rencontre avec les habitants, tourisme solidaire, échange de savoir. Les principes du tourisme solidaire sont mis en place et le lieu est géré en cogestion avec les habitants et l'association Résonance.

Enfin le centre social en construction sera dédié à diverses activités: un centre de formation professionnelle, un lieu de rencontre autour de l'art et de la culture, un lieu commun, et un bon coin pour faire du thé ou la sieste.

L'objectif de l'association Résonance, promotrice du projet, est de développer économiquement ce lieu afin que les populations puissent vivre dignement de leur travail.

Comment ? À travers le développement conjoint des trois volets du projet et plus concrètement par la mise en place d'un restaurant tenu par Bintou, une femme du village. Mais aussi par la création d'un jardin pour l'autonomie du lieu, l'achat d'une pompe, et l'achat de matériel pour la construction des maisons.

Pour découvrir ce projet la 9^e Édition du Festival s'est tenu le 24, 25 et 26 février 2012. C'est une fête qui rassemble les habitants des alentours, les touristes et des artistes venus de tous horizons. Ce mix culturel crée un cadre propice à la découverte de la culture musicale malienne et des danses traditionnelles. Les intervenants du Festival proposent des animations : musique, danse, peinture, stylisme, photo et cinéma.

Si vous souhaitez recevoir plus d'information ou rencontrer l'équipe d'animation du Festival, contactez : le Centre social de Gouina au 21 58 19 48 ou Aliou Touré au 66 76 08 91. Vous pouvez aussi visiter le site de Gouina : www.gouinamali.org/

« Une guerre qui ne dit pas son nom »

Je parle parce qu'ici je peux...

2012 / 2013 : le Mali est en guerre,
depuis 50 ans il n'a pas connu ça,
c'est un drame humanitaire et politique.

« Fatou, le Mali est en guerre. Tu sais c'est quoi la guerre?

Non, c'est quoi?

Hum, comment t'expliquer?

C'est quand on est pas d'accord ?

C'est ça, sauf que là on prend des armes pour imposer sa vision des choses et souvent récupérer un territoire.

C'est quoi un territoire ?

C'est une terre habitée par des hommes. Une terre sur laquelle ils sont nés et à ce titre ils croient en être propriétaire.

Et pourquoi c'est la guerre au Mali? Ils sont pas d'accords qu'il fasse trop chaud?

En fait, ils sont pas d'accords parce qu'ils sont différents et qu'ils n'arrivent pas à parler entre eux. Au Mali il y a une cinquantaine d'ethnies. Chacune a une langue particulière. La majorité des bamakois parlent Bambara. Dans le Nord, les Touaregs vivent paisiblement avec leur troupeaux. Avant la colonisation, ils pouvaient traverser le Sahara sans rien demander à personne. Depuis les années cinquante, ils sont rattachés au Mali qui a pour devise « un peuple, un but, une foi ». Leur culture n'est pas assimilable, pourtant ça a été longtemps l'idée des chefs au pouvoir de ne pas écouter la voix Touareg. Ce sont des nomades qui se nourrissent de ce qu'ils trouvent sur leur route. Ils ne doivent rien à personne, ils vivent dans des tentes berbères et sont humbles. Ils savent que la vie est rude. Ils vivent isolés dans la nature mais toujours ensemble. La vie est impossible

sinon. J'aime les rencontrer car ils inspirent une grande sérénité. Ils sont habillés avec de grands boubous bleus.

Les colliers que tu portent c'est d'eux?

Oui, ils ramassent les pierres dans le désert et vendent leur artisanat sur les foires et les festivals partout où ils peuvent pour trouver de l'argent et en ramener à leur famille.

Et ils ont des vaches?

Oui enfin je ne sais pas car je ne les ai jamais rencontré dans le désert. Je voulais y aller quand j'étais à Ségou dans le nord du Mali en février mais c'était déjà impossible. Pourtant comme j'aurais aimé remonter le fleuve Niger pour aller visiter Tombouctou et faire une traversée en chameau avec eux.

Et pourquoi tu n'y est pas allé?

Parce que la guerre a commencé à ravager le pays...Le nord du Mali est passé en zone rouge. Des affrontements ont eu lieu entre les militaires maliens qui défendent l'intégrité du territoire et (... interruption)

Mohamed rentre dans la pièce, c'est le père de Fatou, la petite.

Il dit:

Tu n'as rien compris à toute cette histoire. Toi tu viens du monde des blancs qui croit tout savoir. Ici on respecte Dieu et la parole des anciens. Tu ne peux pas continuer à lui raconter ça.

Kila reste interloquée Elle ne comprend pas l'intervention de Mohamed qui est un homme de lettres. Pourquoi ne veulent t-il pas que je raconte ce qui se passe? « Mais Mohamed c'est la vérité. J'ai lu des articles sur les Touaregs et leur difficultés à vivre et surtout à être accepté en tant qu'entité à part entière au sein du Mali »

Désolé, mais tu ne comprends pas. Ne parles pas de guerre à ma fille. Ici il n'y a pas de guerre, il y a juste des gens qui ont du mal à se mettre d'accord mais le Mali est Un et indivisible.

D'accord, mais que fais tu des milices armées et des militaires dans le Nord du pays? Les Touaregs se plaignent de leurs conditions de semi esclave au sein de la société malienne.

On ne parle pas de ça ici. Les Touaregs, ce sont eux le problème. Ce n'est pas les habitants du reste du pays qui vivent en paix et acceptent les Touaregs.

Je ne suis pas d'accord avec toi. Nombre de gens ici montrent

du doigt les nomades quand ils viennent vendre leur artisanat. Et puis surtout l'État malien laisse les grosses multinationales se servir des richesses du Sahara. Ces richesses là appartiennent au peuple qui y vit et non pas à ceux qui viennent l'exploiter. Pourquoi ne veux tu pas ouvrir les yeux ? Je ne suis pas là pour faire du mal à ton pays mais je défend la cause des opprimées car je sais comment fonctionne le système capitaliste. De quoi parles-tu ? Tu racontes n'importe quoi ! Je ne veux plus que tu parles à ma fille avec tous ces mots... Tous ces mots sont interdits ! Un point c'est tout ! Tu as de la chance que la Charria ne soit pas encore appliquée ici. J'aurais pu te faire interner.

Je veux juste la vérité sur ce qui se passe dans ce pays. Mais tu as raison je suis une toubabou, je n'ai pas à parler de ça. Tu vois Fatou c'est exactement ce qui arrive sur terre quand les adultes prennent la parole et ne se comprennent pas. Ça fait beaucoup de mal.

Fatou a suivi toute la scène avec ses petits yeux. Elles ne comprennent pas. Elle ne comprend pas que deux êtres qui se connaissent et s'apprécient, puissent s'affronter ainsi. Elle voulait juste qu'on lui raconte pourquoi c'est la guerre sur terre. Elle voulait pas que la guerre arrive dans sa chambre. Elle voulait pas que les soldats envahissent son imaginaire. Que les petites filles soient violées et que les femmes portent le voile parce que la Charria l'impose désormais dans le Nord du Mali. Elle n'en savait rien que ça allait se passer comme ça, que des milliers de maliens allaient devoir fuir leur terre pour partir se réfugier dans des campements en attendant... En attendant que les adultes se mettent d'accord à nouveau, qu'ils signent des accords, que ceux qui ont pris les armes les rendent, que ceux qui ont tués soient condamnés. Elle ne savait pas que la guerre tue, que les militaires abusent de leur pouvoir sur les populations civiles, que la paix est un cadeau à conserver car sans elle il n'y a plus de vie possible. Sans elle, les enfants meurent de faim comme les fruits des arbres qui ne peuvent plus pousser car l'amour et l'eau ont été remplacé par la peur et la violence.

Elle ne savait pas et pourtant elle a du ouvrir les yeux.

L'Afrique t'embrasse

La réalité dépasse la fiction.

Ces peuples croyants ont quelque chose à m'apprendre, ils sont beaux et généreux.

C'est émerveillant de se réveiller aux côtés de cette jeune mère avec son enfant qui découpe les légumes et prend soin de son bébé posé à côté d'elle. Réveil dans la douceur du jour, après avoir été cherché des fruits frais dans la rue de Fasakanou.

Quand tu viens en Afrique il faut oublier ce que tu crois être pour recevoir les cadeaux de Mama Africa.

Les hommes pelletent en bas de l'immeuble, une montagne de poussières de béton pour construire des maisons pour des familles.

J'ai été submergée par l'Afrique, c'est pour cela que je voulais partir car elle te retourne, elle t'emporte comme dix mille chevaux au galop qui veulent te toucher, t'emporter, te faire briller...

Elle est belle Frida...

Les ongles bleus, les mains recouvertes de fleurs hénéennes, les sourcils et les soucis oubliés. Sentant le vent dans le dos, le cœur plein d'espoir et de soleil, sachant qu'elle rentre dans quatre jours en France, sentant à nouveau son corps se balancer au rythme de la musique et de la vie, la sortie de l'hiver, le printemps.

Ne sachant plus ce que sera demain, sachant bien que ça ira bien.

Que les fleurs parsèment la terre et que je suis à leur côtés, qu'il suffit d'aimer pour se surpasser, laissant arriver ce qui doit, dans la plus simple allure.

L'Afrique t'embrasse,

toi homme blanc qui ne sait plus t'arrêter.

L'Afrique te prend dans ses bras, elle prend ta solitude et te berce doucement, sagement jusqu'à ce que tu l'aimes, jusqu'à

ce que tu entendes l'enfant rire, pleurer, jouer.

L'Afrique t'embrasse avec son soleil,
elle t'accueille sans rien te demander .

Sans jamais renoncer au respect qu'elle attribut à chacun
pendant que toi tu rejettes, tu tries, tu affames.

Tu met des cadres et tout ce qui en sort ne te regarde pas,
Toi pour qui
tout ce qui n'a pas de papier
n'a pas de sens.

Toi homme blanc qui croit toujours être le plus fort avec tes
mélanges et tes calculs savants,
ta hiérarchie et ton pouvoir.

Tu cours après quoi je ne sais pas, je ne sais plus.
Après le temps, ta montre te guide et tu oublies qu'il y a autre
chose en toi qui vibre.

Pendant qu'ici on vit l'instant
avec sa pelle, son bébé, son chemin.

Pendant ce temps là,
tu cours dans la rue, sur la route pour arriver chez toi et
t'enfermer.

Je sais que la France est belle et qu'il y a plein de français et
françaises sympathiques mais...

Je sais aussi que...

Je m'adresse à l'occident qui écoutes, qui n'a pas abandonné
ses frères et ses sœurs, qui croit toujours que la vie vaut
bien plus avec des amies et une terre en paix que rien d'autre.

J'ai l'impression d'avoir envie de cracher mes poumons en
pensant à toute cette misère, des siècles de souffrance et
d'exploitation en pensant à tous ces businessmen qui n'en
n'ont que faire de l'autre, à tous ces politiciens qui édictent
des règles en sachant qu'ils affament une partie de l'humani-
té. Heureusement je sais qu'il y en a plein qui luttent pour le
changement, qui y croient profondément qui n'ont pas perdu

espoir.

Ceux la me font continuer à y croire!

Que le chemin est long pour l'émancipation, la justice,
l'égalité

mais qu'on est sur la voix, doucement mais sûrement.

Que l'occident qui s'endort se réveillera un jour.

Que ces enfants qui voyagent viennent lui faire entendre
raison.

Viennent lui dire qu'il a tort de se comporter ainsi avec
les autres peuples.

Que son dédain ne vaut rien, qu'il le payera un jour, qu'il
le paye déjà certainement...

Tous nous cherchons des racines, je sais que les miennes
sont multiples, ancrées dans un passé Vosgiens fait de com-
bats et d'amour entre la terre de mes ancêtres, les guerres, les
paysans, l'attachement profond à la terre.

Passée que j'ai fui car il m'oppressait, ne me laissait pas la
place pour voler.

Tradition qui ne laisse pas la place à la voix de l'enfant qui vit
l'instant.

Alors l'enfant veut partir,

partir,

partir.

Pour aller voir ailleurs,

voir autrement

voir d'autres gens.

Et là à la veille de rentrer en France je sens l'urgence de dire,
de dénoncer, de crier à l'Occident. Arrête, arrête tant qu'il est
encore temps, de détruire ce qui t'entoure, arrête de croire que
les politiciens au pouvoir vont changer quelque chose à ta vie
qu'il ne connaissent pas, arrête de croire que le costume cra-
vate c'est la panacée du genre humain, arrête de croire que tu
dois renvoyer tes frères colorés parce qu'ils sont trop diffé-
rents de toi, parce que peut être jamais tu ne les as regardés

comme des humains comme toi, peut être parce que tu ne t'es jamais vraiment regardé. Jouissant à ta naissance du pouvoir d'être blanc, du pouvoir de juger et décider qui doit rester, qui est bon et qui ne l'est pas ? Mais qui es tu homme blanc pour édicter les règles ainsi ? As tu oublié d'où tu viens ?

Tu viens du ventre de ta mère qui t'as enfantée, nourrie, chérie.
Notre mère à tous c'est la terre,
tu t'assoies dessus chaque jour,
elle te porte et tu crois pouvoir t'en passer ?

Pourtant tu continues de l'aimer ton camembert, ton vin rouge
et tes croissants au matin.

Alors comment peux tu oublier d'où tu viens ?

Oublié que tu viens de la nature et que tu y retourneras.

Que ton grand père était paysan, que ta grand mère gardait les
troupeaux pendant que les enfants jouaient au champs.

En Afrique j'ai l'impression de découvrir un monde joyeux qui a
sans doute existé dans le passé dans les campagnes aujourd'hui
civilisées.

Remerciements :

A tous mes ami(e)s Troubadours que j'ai croisé sur les routes de France et de Navarre et qui sont là... Pour le meilleur et pour faire naître la vie...

Jenny, Céline, Pauline, Marthe, Sandrine
Frank et David.
Bruno-Paul.
Met pour son chant.

Pour leurs idées, leurs rêves et leurs vies enrichissantes.
Pour ceux qui me soutiennent dans ma démarche,
Eric et les artistes que j'ai rencontré jusque-là...

Tony O` pour l'édition.
George pour la finance.

Enfin pour ceux qui me lisent et me regardent avec de grands yeux me donnant envie de continuer.

Et ceux que j'oublie et qui comptent beaucoup aussi.

À mes parents et ma famille dans les Vosges.

Merci à toutes ces belles personnes !



Buddah's Butterfly